

était: *Elargissez!* les premiers passèrent la porte fatale, croyant aller à la liberté. Ils y allaient, en effet, selon la sentence d'un ancien, car ils allaient à la mort. Ils se pressaient pour arriver plus vite, pour se rejoindre et s'embrasser sur le seuil de la prison! la porte s'ouvrait et se refermait sans cesse sur une nouvelle victime; c'était la pierre du sépulchre insatiable, comme dit l'Ecriture. Ainsi continua le massacre pendant les premiers instants, l'espoir et toutes les richesses de l'avenir n'étant séparés que par une porte des horreurs de l'agonie.

(A continuer.)

PARTIE RELIGIEUSE.

CATHOLICISME EN TURQUIE.

Nous puissions, dans une notice publiée par la *Revue de l'Orient*, des données intéressantes au point de vue national et religieux.

On connaît, dit l'auteur, l'origine de l'œuvre d'enseignement essayé sur le Bosphore, en 1839, par deux femmes pieuses récemment rentrées dans le sein de la catholicité, ainsi que la rapidité de leurs succès, qui fut telle, que l'installation des sœurs de la charité en fut la conséquence. ... de même que la direction des jeunes garçons pauvres fut confiée aux sœurs des écoles chrétiennes, ... et celle de la jeunesse plus riche aux Lazaristes.

Cette entreprise, toute d'avenir, nos religieuses se sont empressées de la soutenir par une puissance beaucoup plus efficace dans le présent, celle de la bienfaisance, et leur moyen sont: les encouragements et les soins pour toutes les souffrances, les distributions gratuites des médicaments aux malheureux de toutes les religions. Aussi, la reconnaissance qu'elles inspirent à tous les êtres qui les approchent est prodigieuse, et pour ne pas être entraîné trop loin dans la citation des témoignages de cette reconnaissance, je vais me borner à préciser quelques faits pour esquisser rapidement un abrégé de la situation du catholicisme... autrement dit... de la France en Orient.

Avant 1830, il n'existait à Constantinople aucune ressource d'éducation pour les jeunes filles. Aujourd'hui, le nombre des élèves de nos religieuses de Galata s'élève à près de 400, de toutes religions. Les frères des écoles chrétiennes dirigent un nombre de jeunes garçons à peu près égal dans lequel figurent des juifs et des Turcs; et sur le Bosphore, près de Bujuk-Dheré, existe à Bebec un collège fondé et dirigé par les Lazaristes, où 80 jeunes gens reçoivent un enseignement basé sur celui de l'université de France, auquel, en outre du français, on ajoute l'anglais, l'italien, l'allemand, l'espagnol, le grec, le turc et l'arabe. Ains, c'est par notre langue que s'infiltra la pensée qui régénérera ces nationalités déchues; et c'est vers notre patrie que se dirigent la reconnaissance et les espérances de la jeune chrétienté orientale, pour le bienfait qu'elle en reçoit. Il y a douze ans, deux seuls établissements d'éducation, sous la direction des Lazaristes, existaient pour la Turquie, la Perse et la Grèce. Aujourd'hui, pour la Perse et la Turquie seulement, nous avons six pensionnats des deux sexes, et douze écoles, dans lesquelles plus de 2,000 enfants reçoivent l'éducation française. A Alop, on réclame les frères des écoles chrétiennes, et à Smyrne les Arméniens, aidés même par la coopération de quelques Turcs, ont institué des associations et des souscriptions pour fonder des écoles dans la grande Arménie.

En outre des 19 Lazaristes de Galata et de Bebec, et de nos 13 religieuses, nous avons 8 Lazaristes et des sœurs à Smyrne, 7 à Naxos, 3 et des sœurs à Santorin.

A Galata, une pharmacie centrale est établie chez les Lazaristes pour l'approvisionnement de toutes les pharmacies de nos religieuses du Levant, et dirigée par un conducteur de l'ordre, assisté de quatre élèves qui bientôt fonderont autant de nouvelles pharmacies.

Dans leur dispensaire, qui n'est encore qu'à sa deuxième année d'existence, nos sœurs, sous la direction de leurs médecins, sont constamment occupées à panser et à médicamenter les malades de toutes les religions qui se présentent, et pendant que les uns préparent, les autres vont visiter et soigner à domicile ceux qui ne peuvent être transportés. Ces soins et ces distributions de secours s'étendent souvent à 500 malades par jour, quelques-uns venus de 80 kilomètres de distance, et souvent aussi apportés sur des brancards.

Dans le courant de 1844, nos sœurs ont secouru plus de 20,000 pauvres, pansés et visités plus de 40,000 malades, habillé 160 enfants, et consacré à ces bonnes œuvres au moins 65,000 piastres turques.

En outre, elles ont entretenu d'ornemens beaucoup d'églises pauvres de la Grèce et de l'Asie. Et pourtant leurs ressources sont réduites à la charité, à quelques faibles portions de patrimoine, et à la vente annuelle des travaux des jeunes filles en loteries, dont les billets sont parfaitement accueillis chez les Français, même chez les Turcs... et par toutes les ambassades... à l'exception pourtant de la seule ambassade anglaise!

J'ai parlé de l'étonnement et de la religieuse admiration qu'un pareil dévouement excite chez les musulmans, des bonnes dispositions qu'une œuvre, aussi nouvelle en Turquie, fait germer dans les esprits au profit des catholiques. Oh! il est bien grand, en effet, et l'on ne peut s'empêcher d'attribuer à cette impression les dispositions du dernier hatti schériff relatives à la fondation d'un grand établissement de bienfaisance sur les ruines du palais de Bénisairé et sous le patronage de la sultane Validé. Ainsi, il faut encore lui attribuer ces manifestations de respect données ostensiblement par le peuple à nos religieuses, jusqu'à les suivre dans les rues pour toucher leurs vêtements et baiser leurs chapeaux.

ROUGISME.—On lit dans la Gazette de Lorraine:

Nous tenons de source certaine que le plus ardent défenseur de Czersky, M. Geissler, de Schneidenthal, avec sa famille, composée de six personnes, a quitté les rangs des nouveaux dissidents et s'est réconcilié avec l'église catholique. Le prêtre schismatique Zsaskiewicz, de Gallicie, imitant cet exemple, s'est présenté à Mgr. l'Archevêque de Posen, pour être admis à résipiscence et recevoir telle pénitence qu'il plaira au prélat de lui imposer. M. Chownicz, rédacteur en chef d'un journal d'Ulm, partisan zélé de Ronge, vient aussi de rentrer dans le sein de l'église par l'entremise de M. le curé de la paroisse de St. Christophe de Mayence.

De toutes parts les gens entraînés par la nouveauté, et qui, faute d'instruction suffisante, se sont laissés égarer, sentent l'impérieux besoin de se rattacher à l'église catholique qu'ils regrettent d'avoir momentanément abandonnée en cédant à des suggestions perfides.

Ainsi, à Sarrabruck même, où les rationalistes secondent si activement le rougisme, et où le prosélytisme de l'erreur est exercé sur une vaste échelle et pratiqué par tous les moyens, plusieurs de ces âmes égarées qui n'ont pas renoncé à toute croyance positive, sentant le vide des nouvelles doctrines, en sont déjà dégoûtées, et reviennent assidûment entendre la parole sainte à l'église de Saint-Jean. On compte une vingtaine de ces nouveaux dissidents qui ont fait ce premier pas de retour vers la vérité. Puissent-ils avoir le courage de rentrer complètement dans le bercail en désavouant hautement leur apostasie!

Nouvelles Etrangères.

Des ouvriers de la compagnie des chemins de fer de Brighton-Lewes et Hasling, occupés à des fouilles dans le Préau-s-Hoves, ont trouvé la résistance. C'était une pierre recouvrant deux cercueils étendus l'un près de l'autre. Sur l'un, on lisait Gundrada (c'est le nom de la fille de Guillaume-le-Conquérant); sur l'autre on lisait William. Les restes mortels renfermés dans ces cercueils étaient parfaitement conservés. La machine infernale de William, comte de Waren, mari de la fille de Guillaume-le-Conquérant, était parfaitement entière. Il paraît que déjà ces cercueils avaient été examinés. La chronique rapporte qu'ils l'avaient été 200 ans après leur décès. On a paré ces restes dans l'église de Louvain, où se trouve déjà une pierre funéraire à la mémoire de Gundrada, et ils seront placés près de cette pierre. Cette découverte a produit une grande sensation à Brighton et à Lewes, et beaucoup de personnes sont venues visiter l'endroit où elle avait eu lieu.

Le *Chronicle* de Grenade contient des nouvelles du plus haut intérêt. Tandis qu'en Europe on s'occupe de percer l'isthme de Panama, pour joindre l'Océan à la mer Pacifique, on de construire, à frais énormes, un chemin de fer à travers le pays jusqu'à Tehuantepec, les américains ont trouvé le moyen de joindre l'Océan à la mer Pacifique de la manière la plus simple et sans beaucoup de frais. Ils ont découvert que la rivière des Amazones était navigable, pour des bateaux à vapeur, depuis son embouchure sur l'Atlantique jusqu'à Lima et à Sables de Gallo, un des ports principaux sur la mer Pacifique (New-Morning-News). L'expédition a été faite au mois de septembre 1844 par le capitaine J. J. Klaus, de Philadelphie, en remontant la rivière Marañon jusqu'au port de Banos, dans la république de l'Equateur.

On évalue à 60 millions d'âmes la population de la Russie, dans les trois parties du monde (Europe, Asie et Amérique). 54 millions appartiennent à la partie européenne sur une surface de 70,117 milles carrés. Dans la Russie d'Asie, il a été jusqu'à ce moment impossible de déterminer d'une manière précise le rapport qui existe entre la population et le territoire.

Les grands propriétaires du nord et de l'est de l'Irlande se proposent, dit-on, de réunir la somme d'un demi-million de livres stér. (12,500,000 fr.) pour opérer le dessèchement de 4,200,000 acres irlandais de leurs terres, et donner ainsi du travail aux classes pauvres, qui plus que jamais vont en avoir besoin.

Les habitants de la petite ville de Killyrney (Irlande) et plusieurs riches propriétaires du comté de Kerry ont également réuni la somme de 8,000 livres (200,000 fr.) qu'ils destinent à acheter des provisions pour des pauvres.

L'événement commercial le plus extraordinaire de tous ceux que la loi de douane de sir Robert Peel a occasionnés est peut-être l'arrivée à Londres d'un navire venant des Açores, avec des pommes de terre. Le droit d'entrée est de 20 centimes environ par quintal. On a trouvé ces pommes de terre plus saines que celles d'Angleterre; et, si cet essai d'importation réussit, on pourra avoir à Londres des pommes de terre nouvelles un mois plus tôt que d'habitude.

Les nouvelles qui nous viennent de Flandre annoncent qu'une grande misère se manifeste dans ces provinces, où les principales récoltes ont manqué, et où la population, très forte, est presque sans travail et sans pain. Les pauvres gens s'y nourrissent de racets arachés aux bestiaux. Des bandes nocturnes commencent à parcourir les campagnes, on les nomme en flamand *kantjagers*; elles se composent de petits fermiers ruinés, devenus pauvres honteux, et se livrant à la mendace exercée sur une grande échelle. Ces bandes se composent de vagabonds et de malfaiteurs de toute espèce qui ne reculeront pas devant le pillage.

La vente annuelle du bétail du prince Albert, engraisé à la ferme flamande, à celle de Norfolk, et dans le parc intérieur de Windsor, a eu lieu mardi à la ferme de Norfolk, où un déjeuner confortable était préparé par ordre du prince, pour les amateurs présents à la

vente. La beauté du bétail, qui se composait d'agneaux du sud, de génisses à courtes cornes, de bœufs de Shetland et des Highlans, de cochons gras, etc., etc., avait attiré à la vente plus de 150 éleveurs et bouchers des environs et de Londres. Les agneaux ont été vendus 35 à 37 chelins; 63 brebis magnifiques ont atteint le prix de 42s. Les bœufs de Shetland ont été payés de 10 à 13 livres sterling. Le produit de la vente a été de 1650 livres.

On lit dans les feuilles étrangères les détails suivants sur les habitudes domestiques de l'empereur de Russie:

L'empereur, dit-on, couche sur un coussin de cuir rempli de foin, ayant une paire de pistolets à son chevet et un gros chien dans son appartement. La crainte d'une mort violente semble le préoccuper beaucoup. Les officiers de sa suite tremblent devant lui et ne lui parlent qu'avec des démonstrations de respect dont aucune autre cour d'Europe n'offre d'exemple.

Défense vient d'être faite aux soldats, en Angleterre, de fumer dans les salles à manger des casernes, et exhortation aux officiers pour qu'ils renoncent au cigare et à la pipe.

A cette occasion, le *Punch*, qui est le *Charivari* de l'Angleterre, a publié une caricature qui montre le duc de Wellington sous le costume de nourrice, et entouré de vieux soldats hissés sur des chaises d'enfant. Le duc veut leur donner de la bouillie, mais les soldats demandent leurs pipes.

M. Michel Chevalier a ouvert hier son cours d'économie politique au collège de France. Partant de ce principe incontestable que les générations qui s'élèvent doivent recevoir une éducation conforme aux besoins de la société dans laquelle elles vont entrer, M. Michel Chevalier a dit que le temps était venu de réclamer, en France, une instruction industrielle dans le sens large qui s'attache à ce mot. "Que l'éducation littéraire, s'est écrié l'orateur, continue à former des citoyens amis du bien et du beau, en mettant sous les yeux des jeunes hommes les grandes actions du passé; mais qu'elle permette aussi la formation des citoyens utiles."

Les traditions de l'humanité font partie de l'éducation de chaque homme.

Environnement rural et domestique.—Le peuple de Paris a un dicton assez ancien, que l'on entend dans les halles et les marchés, c'est celui-ci: "Pourquoi me regardez-tu de travers; est-ce que je t'ai vendu des pois qui ne voulaient pas cuire?" C'est une grande déception, en effet, que d'acheter des légumes secs qui résistent à l'action de l'eau bouillante, et conservent leurs duretés malgré la plus longue cuisson. C'est ce qui arrive à ceux qui ont vieilli ou qui, provenant de la dernière récolte, doivent cette mauvaise qualité à la nature du terrain ou à quelque autre cause. Mais, quelle que soit la cause, on conçoit que rancune soit gardée contre ceux qui vous ont vendu comme bons des pois qui ne veulent pas cuire.

M. Capgrand, pharmacien à Sos (Lot-et-Garonne), chimiste distingué, a découvert le moyen de rendre cuisans les légumes secs les plus rebelles. Cette invention consiste dans de petites feuilles blanches dont 10 à 15 sont mêlées aux haricots, pois, lentilles ou fèves que l'on veut soumettre à la cuisson. Cette quantité est indiquée pour 500 grammes de légumes de moyenne grosseur. On en met jusqu'à vingt pour les fèves. Le vase destiné à la cuisson doit être de la moindre capacité possible, parce que moins il y a d'eau, et plus l'action des feuilles est puissante et prompte. Tous les autres procédés de cuisson et de préparation sont fort simples.

Des expériences faites dans un grand nombre de localités des départements méridionaux ont démontré l'efficacité du procédé de M. Capgrand. Il mérite de se répandre dans les campagnes et dans les cuisines des villes où désormais, grâce à cette découverte, il n'y aura plus de légumes durs et récalcitres.

M. Alfred Musset se trouvait l'autre soir à un certain dîner donné chez un Vêry quelconque du Palais-Royal par M. Libri. L'amphitryon du collège de France avait invité forces convives à ce festin, dont la cause et le but doivent être rangés au nombre de ces mythes si souvent célébrés par M. Cousin. Parmi ces convives, il y en avait un qui avait été le disciple de M. Alfred de Musset. Il était devenu attaché d'ambassade, envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire, et, en cette qualité, il avait signé toutes sortes de protocoles chez toutes sortes de peuples, tandis que l'autre devenait tout honnêtement homme de génie et bibliothécaire d'une bibliothèque dans laquelle il n'y a pas de livres.

—Eh! mon cher, s'écrie le diplomate en apercevant le poète, que je suis aise de te rencontrer! Voilà six semaines que je te cherche.

—Où donc?

—Mais chez toi, le matin, le soir et la nuit, à toute heure!

—Chez moi! Eh! mon cher, c'est le seul endroit de Paris où je ne demeure pas.

—Mais j'ai couru au ministère, à la bibliothèque.

—Tu as trouvé ma bibliothèque! s'écria M. Alfred de Musset émerveillé; tu m'y conduiras.

Laissez-moi vous dire en finissant, monsieur, que si l'esprit ne court pas toujours les rues, la métaphore, du moins, court toujours l'Orient.

Ben-Achache, l'envoyé du Maroc, était l'autre jour chez M. de Solvandy, en présentation. Après les premières salutations d'usage, il lui dit, par la bouche de son interprète:

—Les souhaits sont les parfums de la pen-

sée, que les miens soient avec ton esprit quand tu travailleras!

D'un ambassadeur maroc à un ministre français, c'est assez civilisé pour un sauvage.

—L'Époque.

Pers en Autriche.—La province autrichienne la mieux située, la plus favorisée par la nature pour la production des fers est la Styrie. On y trouve l'Erzberg, montagne formée, en grande partie, d'un minerai très-pur et très-riche. Deux sociétés, exploitant simplement à ciel ouvert, en tirent annuellement 300,000 quintaux de fonte brute, et ce produit annuel est garanti pour mille, peut-être encore pour deux mille ans. La fonte blanche, tirée de ce minerai, est très molle et très recherchée par les forgerons. C'est elle qui fournit le meilleur acier.

La Barrière.—On a fondé, le 12 octobre, dans la fondrie royale de Munich, la poitrine de la colossale statue de la Bavière. On a employé à cette œuvre près de 40,000 livres de métal, et il a fallu un feu alimenté pendant quarante heures pour mettre la masse en fusion. Vers minuit, le métal est devenu liquide. L'opération, qui a été dirigée par M. Miller, d'après les instructions que lui a laissées son oncle et prédécesseur, feu le célèbre Stieglmayer, a réussi complètement. Les spectateurs n'ont pu retenir les cris de leur joie bruyante. La poitrine de la Bavière est la plus grande pièce qui ait été exécutée en bronze dans les temps modernes, c'est-à-dire qu'on n'a pas encore fondu tant de métal à la fois; après cette pièce vient le chapiteau de la colonne de juillet à Paris, d'un poids est d'environ 300 quintaux.

(G. d'Augsb.)

Police de Berlin.—Le personnel en est assez restreint pour une ville dont la population est de 490,000 âmes. Il se compose de 1 président, 1 vice-président, 5 inspecteurs, 4 commissaires pour les affaires criminelles, 31 commissaires de police, 45 agents, 12 employés des marchés, 10 maîtres des veilleurs de nuit, 160 veilleurs de nuit, 12 garçons de bureau, 120 gendarmes et 5 employés chargés de surveiller le nettoyage et l'éclairage des rues; en tout 409 individus, dont 390 seulement sont employés pour le service de la police exécutive. Le budget annuel de la police est de 180,000 thalers (675,000 fr.)

Un rattachement des chemins de fer.—Dans les sociétés médicales de Londres, un grand nombre de médecins ont exprimé l'opinion que les rapides voyages par chemins de fer déterminent l'apoplexie chez les individus prédisposés à cette maladie.

LA PROCHAINE MALLE ANGLAISE,

Par le Steamer de Boston du 1er Avril 1846,

SERA CLOSE AU

Bureau de la Poste de Montréal,

SAVEDI, LE 28 DE COURANT, A 7 HEURES P. M.

Les journaux doivent être livrés à 5 heures.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 10 MARS, 1846.

Histoire de la Semaine.

La chronique politique de la semaine, à défaut de faits accomplis, est toute entière occupée par des conjectures, des suppositions, des on-dits. Tout le monde est dans l'attente. Le rumeur d'un changement ministériel, à laquelle le *Times* a donné naissance, a parcouru la province avec la rapidité de l'éclair. Il n'y a pas un cœur qui ne batte d'impatience et d'anxiété, de savoir jusqu'où ces bruits d'une seconde "crise ministérielle" peuvent être fondés.

Le *Pilot*, en parlant de l'article du *Times*, a défendu M. LaFontaine ainsi que M. L. J. Papineau, des insinuations faites contre eux dans l'article en question, de *ménes* et d'*intrigues secrètes*, mais le *Pilot* n'a pas nié que des ouvertures aient été faites, dans le but de reconstruire et remodeler l'administration; suivant lui, il est très possible (si on peut ajouter quelque foi aux conversations indiscrettes des employés du gouvernement,) il est même très probable, que de telles ouvertures peuvent avoir été faites, et qu'elles peuvent avoir été de telle nature, que ceux dont on voulait s'appuyer n'aient pu les accepter. Dans tous les cas, si on a tenté de reconstruire l'administration, c'est admettre et reconnaître la faiblesse et l'incapacité du cabinet tel qu'aujourd'hui constitué.

Nous avons remarqué qu'à tout cela la *Gazette de Montréal* a fait quelque déclaration dans un ton semi-officiel.

Voici le paragraphe:

"Nous donnons, distinctement et après les meilleurs informations, comme notre opinion, qui passera pour ce qu'elle vaut, qu'aucunes telles négociations entre lord Cathcart et les personnes que l'on désigne, n'existent aujourd'hui ou n'existeront; que la rumeur est entièrement sans fondation et fautive."

A cela le *Pilot* de ce matin ajoute:

"Si des négociations ont vraiment eu lieu, il ne s'en suit pas qu'il faille absolument que lord Cathcart y ait eu quelque part. La *Gazette* n'est pas assez explicite dans sa négation: elle est montrée plus de discrétion en ne se servant pas du tout du nom de lord Cathcart, ce qui peut seulement avoir l'effet de mêler le nom de l'administrateur du gouvernement avec la politique des partis. Aujourd'hui, nous croyons avoir droit de sommer la *Gazette* de nier sur autorité, que des ouvertures ont été faites à des chefs de l'opposition, par l'administration actuelle, ou par quelque membre du cabinet, avant ou depuis le départ de lord Metcalfe, dans le but de reconstruire l'administration. Nous donnerons à notre contemporain une occasion de répondre à cette question avant d'ajouter un mot sur le sujet."

Voilà ce que dit le *Pilot* d'aujourd'hui, et certes, c'est assez pour nous intriguer singulièrement. Pour le coup, que va répondre la *Gazette*, le *Herald* et toute la presse anglaise, à cette simple question que leur pose notre confrère? se plaindront-ils de l'ambiguïté, de l'équivoque de la phrase? Il n'y a pas moyen; alors comment sortiront-ils du dilemme? Il y a certainement quelque mystère là dessous; quelque grand secret, que le *Pilot* nous dira quelque jour.

En attendant nous devons ajouter notre opinion sur ces bruits; nous avons déjà dit qu'il y avait, selon nous, beaucoup de vérité dans ces rumeurs qui courent les rues de la ville et le pays, répétés à l'envie par toutes les bouches; l'indiscrétion du *Times* (si c'en est une) résulte sans doute de la méfiance et du mécontentement de l'esprit public. Tout le monde a accueilli avec satisfaction, avec joie, ces simples conjectures, ces suppositions, d'un changement dans les affaires du pays. Dans toutes les attaques faites par l'opinion pu-

blique, contre les membres du cabinet et surtout ceux qui prétendent représenter cette section de la province, nous n'avons pas vu une voix s'élever dans la presse pour défendre surtout le président du conseil qui est le but de légitimes réclamations. On s'est gardé d'approuver la permanence à la tête de l'administration d'un homme réprouvé par l'opinion publique unanime, sans distinctions de couleurs et de nuances politiques. Pour s'en convaincre il suffit de parcourir les journaux ministériels depuis quelques mois passés, eh! bien! en présence de cette manifestation générale de l'opinion du pays, surtout quand tous ces compatriotes, quand ses proches, ses amis intimes mêmes, le somment d'abandonner une administration, qui a été le témoin impassible et indifférent de la violation de tous nos droits publics et privés, sans lui pardonner de n'avoir pas protesté énergiquement contre les injustices dont ses frères ont été et sont encore les victimes, en présence de l'indignation publique, que soulève toutes les atrocités, tous les crimes, toutes les fautes qui déshonorent aujourd'hui notre société, le président du conseil est demeuré froid et indifférent; il a oublié qu'il était canadien, et sans la confiance des canadiens, il veut rester au pouvoir, il a oublié qu'il ne possède pas la considération même de ceux qui entourent la table du conseil exécutif, ou plutôt il ne s'en occupe pas, il veut rester au pouvoir; il est un obstacle permanent à la marche ordinaire des affaires de l'administration telle qu'elle est, il n'y fait rien, il n'y peut rien, peu lui importe, il veut rester au pouvoir; c'est sa manie, sa passion, son idée fixe.

Malheureuse idée, fatale passion des honneurs, qui empêche ses compatriotes d'avoir, dans les conseils de leur souverain, leur part légitime d'influence, et dans les affaires, la justice et l'honnêteté! Malheureuse passion, qui a placé tous les gens honnêtes du pays, à la merci d'étrangers et d'une vile populace! qui a jeté le désordre dans tous les rangs de la société, l'immoralité et le crime dans les champs du peuple; et qui a permis le meurtre de ses frères; qui a amené le mépris sur le gouvernement de Sa Majesté, en faisant entrer les vendeurs dans le temple des droits et des libertés politiques, et en leur permettant de faire un vil trafic de ces droits et de ces libertés acquises par tant d'efforts et de combats! Malheureuse idée de rester président du conseil, qui a fait tous ces *chercheurs de places*, qui assiègent tous les bureaux publics; qui aurait voulu enfin, par la corruption et l'intrigue, diviser les canadiens-français, et qui l'aurait fait, si cela eût été possible!

Tous les efforts ont été vains, et les derniers événements ont rallié tous les membres de la grande famille canadienne, même les plus indifférents aux variations de la politique. Tout le monde rappelle de tous leurs vœux M. La Fontaine et ses collègues au pouvoir, et le retour des jours de calme et de prospérité nationale de leur administration. On peut aujourd'hui pleinement apprécier la valeur de nos ex-ministres. De leur temps, on pouvait exercer tous ses droits de citoyens, faire non seulement des élections municipales, mais des élections générales, pour le parlement, sans crainte d'être massacrés, comme des bêtes fauves; de leur temps aussi on n'avait pas à déplorer ces désertions dans nos rangs; on était fier d'être sujets anglais et de jouir des avantages de la constitution britannique, enfin la responsabilité ministérielle était une vérité.

Ne désespérons pas, une providence pleine de sollicitude veille sur nos destinées. Quand le vase est trop plein il faut qu'il déborde; le règne de l'injustice, plus que tous les autres ne peut durer.

L'assemblée spéciale du conseil de ville aux fins d'élire un maire de la cité, a eu lieu hier soir. Il y avait 20 membres présents, le quartier Est ayant été défranchisé la veille de l'élection, pour exclure M. Bourret du conseil, qui, heureusement, vous savez, y est entré pour le quartier St. Antoine. M. Gibb, quoique illégalement élu, a pris son siège avec une majorité des voix, 11 contre 8. Il fut alors proposé que John E. Mills fut nommé MAIRE, en amendement à la proposition originale que M. Ferrier fut continué; la division fut lieu comme suit:

Pour—M. Bourret, Beaudin, Connolly, Dorwin, Dufresne, Jodoin, Mills, Perrin, Tully, Ward,—10.

Contre—M. Footner, Gibb, Glennon, Gorie, Kelly, Lyman, Lunn, Simms, Stuart,—9.

M. Mills a donc une majorité d'une voix. Cependant il paraît qu'hier soir M. Ferrier et ses amis ne voulaient pas se tenir pour battus; une proposition fut faite pour que M. Ferrier votât, et ce monsieur consentit à le faire, avec une grande répugnance. Alors la confusion, le désordre était dans le conseil, des cris, des vociférations, se faisaient entendre. Les mêmes hommes qui ont commis tant de violences aux dernières élections, avaient envahi la salle des séances de bonne heure et y étaient pressés, en foule, pour être témoins de leur triomphe jusqu'à la fin. Dire tous les détails honteux de cette scène, serait répéter ce que tout le monde connaît; il n'y a plus de frein à la licence, il n'y a pas plus de respect pour l'intérieur du conseil de ville et l'honneur de la ville, qu'il n'y en a pour les droits et les libertés publiques des citoyens, aussi les cris, les injures, les menaces et les outrages, les voix de fait commis dans l'intérieur et à la porte du conseil de ville, étaient bien un bel échantillon de notre état de société.

Quant à M. Ferrier, nous comprenons sa répugnance à voter lorsqu'il y a une majorité pour ou contre. S'il sait lire, il doit connaître les dispositions de section 44 de l'acte d'incorporation de Montréal. Nous citons textuellement du statut ouvert devant nous. "Le maire n'aura qu'une voix, la voix prépondérante. C'est-à-dire que le dit maire ou président n'aura voix en aucun cas, comme membre du Conseil, lorsqu'il présidera ainsi; à moins que les voix soient comme nous dit, également divisées, Voilà le texte de la loi que M. Ferrier malgré son peu de science ne pouvait ignorer; mais, Bah! au Diable la loi, le droit, la justice, l'honnêteté! Tout cela c'est du langage inutile sous l'administration actuelle.

Nous sommes parfaitement d'opinion avec un grand nombre de nos concitoyens, qu'il n'y a qu'un remède à tous ces maux s'ils continuent; c'est de sommer la minorité de 101 conseillers municipaux de s'abstenir d'assister aux séances du conseil, tant que la majorité consistera des membres élus par violence. Il faut deux tiers